

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

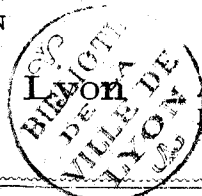
ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort,

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : Les Heures du Souvenir,
par M. Louis RAYMOND..... Pierre Bataille.
Echos artistiques..... L. M.
Nos théâtres..... X.
Sonnet..... Fernand de Rocher
Figures Lyonnaises..... Jules Tairig.
Phèdre (poésie)..... Jean Bach-Sisley.
Exposition scolaire à Rouen..... A. Denis.
Le Lyonnais littéraire: Barthélemy
Tisseur..... Jules Troccon.
Libre Chronique..... Franc-Sillon.
Patte d'acier..... Eugène Dreveton.
Bibliographie.
Le Cinématographe. — Casino des Arts. — Scala-
Bouffes.
Revue financière.

CAUSERIE

LES HEURES DU SOUVENIR

Par M. Louis RAYMOND

1 volume in-12 — Paris — Bibliothèque de la Plume
31, rue Bonaparte.

J'ai maintes fois cherché à réagir contre
le Pessimisme envahisseur auquel « les
jeunes » sacrifient trop volontiers.

La désespérance peut être un état d'âme
passager, elle ne doit pas être une religion,
et le poète a quelque chose de mieux à
faire que de chercher à ramener toutes
nos pensées et les siennes

Vers l'éternelle paix, endormeuse des peines !

Dans la constante recherche de la beauté
triomphante, ce n'est pas en se laissant —
plus ou moins consciemment — aller à la
dérive que l'âme trouve son vrai chemin.

Est-ce que toutes les fleurs se sont fanées ?
est-ce que toutes les lumières se sont
éteintes ? est-ce que toutes les lèvres se
sont tuées ?

Ces questions se présentaient obstiné-
ment à mon esprit en lisant le recueil de
vers — je pourrais dire : le poème, puis-
qu'un même lien réunit les uns aux autres

les divers chapitres du volume — que
M. Louis Raymond vient de publier sous
ce titre : *Les Heures du Souvenir*.

Esprit distingué, lettré fin et délicat,
M. Louis Raymond, qui s'est déjà fait
connaître par l'*Automne du Cœur*, montre
dans ce second ouvrage — plus encore
que dans le premier — une intelligence
souvent inquiète, trop accessible peut-être
à la tristesse et à la pitié.

J'ai peine — par exemple — à me repré-
senter les Amants dans la situation cruelle
qu'il leur fait :

Leurs âmes douloureuses sont tristes d'être.

Et je trouve noirci à l'excès ce macabre
tableau :

Au geste de tes mains frêles, mon passé sombre
Dans une mer de deuils où hurlent des désastres.

Oh ! je sais bien que le rôle du poète
n'est pas toujours d'amuser et de divertir,
sa mission est plus haute : je me le repré-
sente mieux promenant — au milieu des
injustices, des turpitudes et des mensonges
de son temps — une philosophie altière et
quelque peu méprisante.

Quand son ironie se sera apaisée — tout
s'apaise avec le temps — M. Louis Raymond
verra qu'il est plus sage d'entrer en accom-
modements avec cet irrémédiable état de
choses qu'on appelle la vie que de le dé-
plorer tout le long des jours.

Notre regretté Tisseur — d'un goût lit-
téraire si assuré et d'une clairvoyance si
profonde — n'a-t-il pas dit dans ses propos
philosophiques : « Je pardonnerais beau-
coup au pessimisme s'il servait à quelque
chose. »

C'est avec élégance et précision que
l'auteur des *Heures du Souvenir* note ses
sensations. Le son des cloches et le chant
des carillons le hantent ; il y revient à
plusieurs reprises.

Les heures, en leurs robes mauves drapées,
Passent ; des cloches pleurent leurs mélodées.

Et plus loin :

La vieille ville morte dort sous le ciel bleu,
Mais ses cloches d'accueil tintent pour ta venue,
O Mienne d'aujourd'hui ! qui t'es ressouvenue
Que je t'aimai beaucoup, que tu m'aimas un peu.

A la mélancolie — qui en est la note
dominante — les vers de M. Louis Ray-
mond unissent une grâce pénétrante.

Cette grâce aurait gagné assurément à
éviter la prétendue harmonisation — in-
vention moderne — dont le sonore pro-
cédé réside en un groupement savant de
voyelles et de consonnes, rarement agréa-
ble à l'oreille, et presque toujours horri-
blement difficile à lire.

J'avoue — pour ma part — ne pas bien
saisir des vers comme ceux-ci :

Mes lèvres effleurant d'un sororal baiser
Ton front pâle...

L'aurore les escorte de rayons flaves !

Vainement j'ai bercé, des subtiles fragrances
De ma moisson, ton cœur par l'Autrefois meurtri...

Loïn de moi l'intention de faire ici le
procès à la nouvelle manière de penser
et d'écrire.

Le vieux Parnasse a vécu, soit, mais
jusqu'à présent l'Aube nouvelle n'a encore
éclairé aucun chef-d'œuvre digne de ce
nom.

J'ai beau me mettre l'esprit à la torture,
je ne comprends rien, absolument rien, à
ce que certains écrivains — nés d'hier
mais encore absolument inconnus —
appellent « le lent acheminement de la
poésie vers la vérité, « non plus qu'à la
métaphysique manifestée par des images
et rendue sensible au cœur. »

Ce qui me console de mon ignorance
c'est que les fumistes — jeunes ou vieux
— qui s'arrogent le monopole de l'Idée et
prétendent la réintégrer dans la poésie —
comme si elle ne s'y était pas toujours
trouvée — s'égarent eux-mêmes dans leurs
définitions alambiquées, pataugent dans
les notes ravies à tous les claviers, se
noient dans les couleurs empruntées à
toutes les palettes.

Les concessions passagères faites par
M. Louis Raymond à l'école évolutive-
instrumentiste dont M. René Ghil est le

grand manitou, sont largement rachetées par des vers d'une superbe envolée :

Viens, je sais des chemins de soir et de silence
Où l'écho détenteur des paroles perdues.
Secouant des jours morts la lourde somnolence,
Era chanter pour nous les voix qui se sont tues.

Et ce retour vers le passé :

Voici, comme autrefois, les places et les rues
Dont les vieilles maisons nous regardaient passer,
Ton bras, plus doucement, pèse à mon bras lassé,
Et ma voix grave dit les heures disparues.

Si ton cœur au passé lointain s'était fermé.
Laisse-le s'entr'ouvrir et souviens-toi, sans haine,
Car les regrets sont doux et la souffrance est saine,
Qui nous accueilleront où nous avons aimé.

M. Louis Raymond — on le voit — n'est nullement entraîné par la débacle actuelle de la poésie ; il laisse à d'autres le vers libre, qui faisait dire à Verlaine, lui-même : « De mon temps on appelait cela de la prose. »

L'apaisement qui commence à se faire en lui nous promet pour l'avenir des œuvres plus viriles et plus fortes.

Cet apaisement, j'en trouve la preuve dans la strophe suivante :

Voici la bonne halte au gai repos, écoute ?
Un angelus lointain frissonne par l'espace.
Voici la bonne halte chère aux âmes lassées :
O Mienne ! arrêtons-nous au bord de cette route !

N'est-ce pas l'aveu du poète sincèrement ému, tel que Coppée l'a défini : « Une âme qui chante pour exalter les esprits et attendrir les cœurs. »

LÉON MAYET.

ECHOS ARTISTIQUES

L'ouverture du théâtre des Célestins est annoncée pour le 15 septembre avec *Madame Sans-Gêne*.

Le rôle de Madame Sans-Gêne sera créé à Lyon par M^{me} Delphine Renaud, du Palais-Royal, spécialement désignée par l'auteur. M. Edgard Martin est engagé pour le rôle de Napoléon.

M. Peyrieux n'a reculé devant aucun sacrifice pour donner à cette pièce une brillante mise en scène : Costumes, décors, meubles, accessoires, tout a été copié exactement sur les modèles du théâtre du Vaudeville de Paris.

Notre ancien et excellent comique. M. Gilles-Rollin fait partie de la troupe des Variétés de Marseille, dirigée par M. Emile Simon et dont M. Morière est le régisseur général.

Les compositeurs français à l'étranger : Les Théâtres d'Outre-Rhin commencent à rouvrir et les œuvres françaises occupent de nouveau une place considérable dans le répertoire de ces théâtres. A Vienne, c'est *Manon* qui a été jouée lors de la soirée de gala donnée en l'honneur des souverains russes.

Au théâtre grand-ducal de Bade le jubilé du grand duc sera célébré par une série de représentations extraordinaires, sous la direction de M. Félix Mottl, et

nous trouvons parmi les œuvres choisies : les *Troyens*, de Berlioz ; les *Deux Avars*, de Grétry ; les *Petits Savoyards*, de d'Alayrac et *Djamileh*, de Bizet.

A Berlin, on prépare *Benvenuto Cellini*, de Berlioz.

On a toujours mis en doute la possibilité de monter une exploitation théâtrale par actions. Il est vrai que certaines de ces exploitations, comme celle de notre ancien Théâtre-Bellecour, par exemple, n'a pas donné des résultats bien encourageants.

Nous apprenons cependant que l'acte constituant MM. de Grey, Higgins et Maurice Grau propriétaires et administrateurs du Royal-Italian-Opéra de Covent-Garden, à Londres, vient d'être enregistré. Le capital est de 377.000 fr. divisés en 160 actions ordinaires de 2.500 francs et 100 actions de 25 francs chacune.

Voici, d'après l'un de nos confrères, les appointements touchés par quelques-uns des artistes des cafés-concerts :

Aux Champs-Élysées, Yvette Guibert ne touche pas moins de 25.000 francs par mois.

La nouvelle Patti a 4.500 fr. : Abdala, 4.000 ; Polin, 3 000 ; Sulbac, 1.600 et Plébans, 1.200.

Anna Thibaud touche 1.100 fr., Esther Lekain, 1.000 et Duclerc, 1.000.

Sans parler des « numéros » qui varient entre 3.000 et 1.000 fr. par mois.

En province, ces artistes gagnent quelquefois plus du double pour un nombre de représentations limité.

La direction de l'Alhambra de Paris vient de passer dans les mains de Paulus, le chanteur populaire, le vrai ! le seul !

Les spectacles que Paulus veut donner seront aussi populaires que lui (*sic*).

Mais voici le comble : le nouveau directeur veut transformer l'Alhambra en un établissement que les familles pourront fréquenter sans crainte.

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean !

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a tranché définitivement l'incident Coquelin-Comédie-Française.

Voici les divers articles de son arrêté :

ARTICLE 1^{er}. — M. Constant Coquelin est autorisé à jouer hors de la Comédie-Française jusqu'au 1^{er} septembre 1899 aux conditions suivantes :

1^o Il paiera, s'ils ne sont déjà payés, les astreintes prononcées par les tribunaux et les frais du procès ;

2^o Sa pension restera suspendue pendant le temps qu'il jouera hors de la Comédie-Française ;

3^o Il prend dès aujourd'hui l'engagement de rentrer au 1^{er} septembre 1899 à la Comédie-Française aux conditions déjà stipulées lors de sa dernière rentrée, à moins que l'administrateur et le comité ne consentent à lui accorder des conditions plus favorables ;

4^o Avant de profiter de la liberté qui lui est accordée par le paragraphe ci-dessus, il consignera à la disposition de l'administrateur la somme de 100.000 francs qu'il offrira d'abandonner définitivement et qui représente une partie des fonds sociaux qu'il

a touchés et qui auraient dû revenir à la caisse de la Comédie-Française.

Cette somme de cent mille francs, dont les intérêts lui seront payés à raison de trois pour cent, lui sera rendue le jour de sa rentrée à la Comédie-Française, sinon elle sera acquise au fonds de retraite de la Comédie et M. Coquelin recouvrera sa liberté.

ART. 2. — L'administration générale de la Comédie-Française est chargée de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris le septembre 1896.

Signé : RAMBAUD.

L'Annuaire de la Société des auteurs dramatiques vient de paraître. Parmi les membres appelés à toucher la pension à dater de cette année, nous relevons les noms suivants :

Erkmann (Emile), né le 20 mai 1822.
Thomas (Louis), dit Lafontaine, né le 29 mai 1824.

Mistral (Frédéric), né le 8 septembre 1830.

Chivot (Henri), né le 3 novembre 1830.

Rocheffort (Henri), né le 30 janvier 1830.

Meilhac (Henri), né le 21 février 1831.

Véron (Pierre), né le 19 avril 1831.

Sardou (Victorien), né le 7 septembre 1831.

Busnach (William), né le 7 mars 1832.

M^{me} Perronnet (Amélie), née le 8 avril 1832.

Lecocq (Charles), né le 3 juin 1832.

Scholl (Aurélien), né le 14 juillet 1833.

Hermil (Edouard), dit Milher, né le 25 septembre 1833.

Halévy (Ludovic), né le 20 janvier 1834.

Pailleron (Edouard), né le 7 septembre 1834.

Saint-Saëns (Camille), né le 9 octobre 1834.

Blau (Edouard), né le 30 mai 1836.

Blum (Ernest), né le 15 août 1836.

L. M.

NOTS THEATRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Composition de la troupe pour l'année théâtrale 1896-97 :

MM. J. Peyrieux, directeur ; Riche-
mond, administrateur ; Véniat, régisseur ;
Javot, contrôleur en chef, caissier ; Glé-
nat, secrétaire ; Michaux, régisseur.

M^{mes} Delphine Renot (en représenta-
tion), Tilma, Pougot, Deschamps, Condé
Sureau, Valentine Petit, Milloud, Ouvier,
Céline Roman, Louise Bignon, Suzanne
Harlines, Leblanc, Marcey, Syder, Lam-
berty.

MM. Edgard Martin (en représentation),
Duncan, Daragon, Valéry Henrion, Désiré,
Mercier, Chambéry, Albony, Marchal,
Abyel, Castin, Saint-Bonnet, Benié, Raoux.

20 choristes dames, 20 choristes hom-
mes.

Ouverture de la saison le 15 septembre
avec *Madame Sans-Gêne*.



SONNET

Pour le poète CHARLES FUSTER.

Je n'ai gardé de vous qu'une rose pâlie
 Dans un livre de vers depuis longtemps fermé.
 Elle est seule à savoir que vous m'avez aimé,
 Le soir où dans le parc votre main l'a cueillie.

Elle est la fleur de rêve et de mélancolie
 D'où ne s'exale plus le souffle parfumé ;
 Mais je sais qu'elle est là, mais pour mon cœur charmé,
 C'est le témoin discret d'une heure de folie.

Quand je serai très vieux, — si tel est mon destin, —
 Je veux, par un soir doux comme ce soir lointain,
 Enfouir la fleur pâle en un bois solitaire,

Et dans le crépuscule, au ciel de clair lilas,
 Les proches Angelus égrèneront un glas
 Pour la rose d'amour défunte qu'on enterre.

Fernand DE ROCHER.

Septembre 1896.

FIGURES LYONNAISES

LA CHERTÉ DES LÉGUMES.

M^{me} DURAND est une personne très experte en affaires, connaissant mieux que personne les prix des denrées. Elle passe au marché du quai Saint-Antoine pour une acheteuse rouée autant que déterminée, sachant protester et s'indigner lorsque les marchandes lui comptent une chose le double de sa valeur, mais ne voulant pas néanmoins que cela soit un obstacle à l'exécution de ses volontés. Ces qualités éminentes s'affirment pleinement dans l'entretien qu'elle a eu un jour à son retour du marché avec M^{me} Lafont et qu'on trouvera reproduit ci-après *in extenso*.

M^{me} DURAND. — Disez voir, Mam' Lafont, vous savez pas ce que j'ai payé les poreaux ce matin ?

M^{me} LAFONT. — Trois pour un sou ; ça vaut pas plus.

M^{me} DURAND. — Deusse pour un sou ! deusse !!! c'est y point t'honteux pour le siècle dans lequel que nous sommes de payer les poreaux deusse pour un sou, quand je pense que pas plus tard qu'avant la guerre on en avait tant qu'on voulait pour ce prix-là. On pouvait tremper la soupe à tout un régiment pour un sou de poreaux.

M^{me} LAFONT. — Si ça continue, y a que les riches qui vont pouvoir n'en manger. Les ceusse qui sont comme nous vont être obligés de manger de la paille.

M^{me} DURAND. — Si ça continue, on va t'être bientôt plus malheureux que les pierres.... Et je parle que des poreaux, mais les pommes de terre ! voilà encore une nourriture qu'a augmenté. Savez-vous ce qu'on m'a fait payer un sou de c'te saleté ?

M^{me} LAFONT. — Disez voir.

M^{me} DURAND. — Eh ! ben, on me l'a fait payer trois sous.

M^{me} LAFONT. — Ah ! ben, si ça continue, va falloir des rentes, positivement, pour pouvoir vivre en travaillant ; va falloir des rentes, et pis encore, si ça continue, ça suffira pas, des rentes, y faudra trouver aut' chose.

M^{me} DURAND. — Y a pas que les poreaux et les pommes de terre qu'ont augmenté,

y a aussi les cardons. Ah ! les cardons ! moi que j'en suis, comme vous savez, comme qui dirait quasiment folle, des cardons, je vas plus pouvoir, si ça continue, n'en acheter.... Savez-vous quoi qu'on m'en a demandé des cardons ?

M^{me} LAFONT. — Disez voir.

M^{me} DURAND. — On m'en a demandé quatre sous, un paquet de presque rien du tout. Et pis, encore, la marchande, à qui que j'ai dit que ça valait pas ça, m'a incendiée de sottises. Je lui ai dit que c'est pas à moi qu'y fallait qu'elle fasse un prix comme ça, que je lui en donnais deux sous de ses cardons, que c'était même bien payé, et que si elle voulait pas, elle pouvait les garder. Vous savez pas ce qu'elle m'a répondu, c'te vieille coquine?... Elle m'a répondu que ça me regardait pas, qu'elle les garderait si elle veut, croliez-vous ?

M^{me} LAFONT. — C'est ce qui s'appelle se ficher du monde, avoir un toupet z'inferral ?

M^{me} DURAND. — Alors, vous savez pas ça que j'ai fait ?

M^{me} LAFONT. — Disez voir.

M^{me} DURAND. — Je les y ai t'achetés, ses cardons, je les y ai t'achetés quatre sous... et je les y aurais payés cinq, à c't'entêtée, s'il avait fallu, pour pas qu'elle les garde.... Ça lui apprendra à vouloir faire la maligne avec moi.

M^{me} LAFONT. -- Elle a ben dû t'être attrapée !

Jules TAIRIG.

PHÈDRE

A M^{me} SARAH BRNHRDIT.

Non, Phèdre n'est pas morte au rivage fameux
 Où Trézène régna sur les flots écumeux,
 Tout entière elle vit ; sa passion funeste
 Crie encor au soleil les jureurs de l'inceste.

Le feu qui la brûla, son trouble et ses remords,
 Le destin plus puissant que ses tristes efforts,
 Font encore frissonner notre foule blasée,
 Comme autrefois Énone, Hippolyte et Thésée.

Et ne frémis-tu pas, grand génie immortel,
 Racine, quand tu vois, ô prodige réel !
 Ton rêve s'animer ; la fille de ton dme
 Soulever une salle à ses accents de flamme ?

Ton regard enchanté se détourne des Dieux
 Pour voir, au souffle ardent d'un talent merveilleux,
 Nouveau Pygmalion animant Galathée,
 Palpiter et souffrir Phèdre ressuscitée !

Jean BACH-SISLEY.

Exposition Scolaire à Rouen

Parmi les quatre-vingt-trois départements qui ont pris part à l'Exposition nationale et régionale de Rouen, dans le groupe scolaire, le département du Rhône compte 8 exposants et la Loire 5.

On compte 1.468 instituteurs et institutrices, 7 écoles normales de filles et 5 de

NOUVELLE DÉCOUVERTE

Un explorateur, qui a vécu longtemps chez les Indiens, a rapporté de ces pays si riches en végétaux un produit qui, réduit en poudre, détruit merveilleusement et radicalement tous les insectes qui attaquent et détruisent les fourrures et lainages de toutes sortes.

Cette poudre, qu'on nomme « La Terreur des Mites » se vend par boîte de 1 fr., 1 fr. 75 et 3 fr. Par correspondance, ajouter 0 fr. 15 pour le port.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort LYON

La Revue Bi-Mensuelle

DES

TIRAGES FINANCIERS

Paraissant les 12 et 25 de chaque mois. — Publiant tous les tirages de valeurs à lots, et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.

Prix du numéro : 10 centimes.

Abonnements : France, 2 fr. par an. Etranger, 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

1 fr. ANTICOR VÉTAR le plus pratique, le plus énergique ; se conserve indéfiniment et sous tous les climats. JACQUET 1, rue Vaubecour, Lyon, franco poste, 1 fr. la feuille. SE TROUVE PARTOUT

BONS

de l'EXPOSITION
 DE 1900

6 Millions de Lots — 29 Tirages

20 Tickets d'entrée et réduction d'un tiers sur les Chemins de fer

En Vente :

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

et dans toutes ses succursales

EN VENTE LE WAGON

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

Comprenant les Réseaux : P.-L.-M., Ouest-Lyonnais, Compagnie du Rhône, etc.

Prix : 30 cent. — Franco : 40 cent.

AGENCE FOURNIER, Rue Confort, 14, Lyon

ET DANS SES SUCCURSALES

LA CLEMENTINE

Compagnie d'Assurances contre l'Incendie
CAPITAL : 6 MILLIONS

Siège Social : 19, rue Monsigny, Paris

AGENCE GÉNÉRALE : Rue Bât-d'Argent, 7
LYON

HENRI MARTIN, I. Directeur particulier

La Compagnie La Clémentine offre à ses assurés des garanties égales à celles des compagnies les plus renommées et à des conditions exceptionnellement avantageuses. Assure les bâtiments municipaux des villes de Paris, Lyon, Marseille, Rouen, Le Havre, Arles, Avignon, Angers, Calais, Lille, Remiremont, etc., les Compagnies de Chemins de fer de l'Est et d'Orléans, les Compagnies des Docks, Entrepôts et Magasins Généraux de Paris, Marseille, Bordeaux, Dunkerque, Le Havre, Lille, Nantes, Rouen, Saint-Nazaire, Amans et Dijon, les grands magasins du Bon-Marché, du Printemps, du Louvre, de la Belle Jardinière, de la Ville de Saint-Denis, la Société anonyme des établissements Cail, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée et le Crédit Foncier de France.

Les polices de La Clémentine sont acceptées par le Crédit Foncier de France. Des conditions exceptionnelles sont faites aux courtiers de la ville de Lyon et aux sous-agents du département. S'adresser à l'Agence spéciale, tous les jours, de 4 à 6 heures.

garçons, 7 écoles primaires supérieures de filles et 27 écoles supérieures de garçons.

Partout ce ne sont que des travaux de maîtres et d'élèves : des cahiers de roulement, cahiers de devoirs mensuels ou journaliers, des cahiers ou albums de dessins, tableaux, etc., etc.

Parmi les nombreuses publications des maisons de Paris : Armand Colin, Hachette, Picardet, Kahn, Delagrave, etc., il convient de citer deux journaux d'enseignement très appréciés : l'*Education laïque*, publiée à Draguignan (Var), et l'*Instituteur pratique* de M. P. Horréard, d'Abbeville (Somme); le premier paraît deux fois par mois, le second est hebdomadaire.

Un très intéressant musée d'instruction civique d'un instituteur de la Seine-Inférieure mérite d'être examiné.

Il y a certes de quoi passer des heures agréables et utiles dans ce charmant petit coin de l'Exposition de Rouen, surtout pour les personnes que les progrès de l'enseignement peuvent intéresser.

M. Marie Cardine, inspecteur d'Académie, et M. Launey, inspecteur primaire à Rouen, ont su ranger tous ces livres, cahiers, albums et une foule de panneaux sur lesquels sont placés les travaux de bois et de fer des écoles primaires professionnelles, de façon à ce que chacun soit à même de se renseigner sur les choses de l'enseignement. Le tout est placé avec ordre et méthode pour voir et comparer ce qui se fait dans les diverses régions de la France; aussi adressons-nous à ces Messieurs nos plus sincères félicitations.

A. DENIS.

LE LYONNAIS LITTÉRAIRE

Alexandre Tisseur

Ce sont d'agréables compagnons de route que les livres de l'abbé Alexandre Tisseur. Feuilletons-les à loisir.

Quel est le titre de celui-ci? *Le pèlerinage de Mireille*. L'abbé Alexandre se sent un faible pour la belle fille; il raffole de la langue de Mistral et de Roumanille; et il chante le ciel du midi en une langue chaude et colorée qui est du plus bel effet:

« La lumière, ah! voilà le privilège incomparable, le prestige magnifique des contrées du Midi. La lumière, en effet, c'est la couleur, c'est l'harmonie des tons divers, c'est la transparence, la perspective, enfin c'est la vie. C'est par elle que le monde qui nous entoure est, non plus un dessin, mais un tableau s'animant chaque matin sous la main de l'artiste éternel. Telle est sans doute la raison pour laquelle les races méridionales possèdent à un degré si remarquable l'instinct de la couleur, divine prérogative que les hommes du Nord vainement leur envient. Ainsi s'explique la visible affinité de nature et de génie qui lie la Province aux contrées les plus célèbres de l'antiquité. »

Emboitons le pas au guide Noailles et mettons-nous en voyage, accompagnés du bon abbé Alexandre. Un type, pour le dire en passant, ce Noailles! Bachelier, s'il vous plaît, connaissant à fond le latin et le grec, frotté d'hébreu, il a été jadis pharmacien et peintre de natures mortes. Il est aujourd'hui simple peintre d'enseignes; malgré cela, il porte en lui, « toujours communicative, la flamme de l'enthousiasme ». Qui oserait en douter?

Mais voici poindre les Baux, la ville féérique, dont les tours et les remparts se dressent encore sur le rocher. Il y règne depuis ce matin, une animation inaccoutumée: c'est la fête qui se prépare. Il y aura, comme de juste, une course de taureaux; et, tout à l'heure, quand palpiteront au ciel les premières étoiles, on allumera en l'honneur de la Saint-Jean, le feu de joie traditionnel et les farandoles développeront leurs chaînes frémissantes...

Voulez-vous maintenant que nous traversions la Camargue sur les traces de la pauvre Mireille? Laissons-nous conduire. Voyez se découper à l'horizon les ruines de l'abbaye de Montmajour. Nous foulons enfin le sol de l'île; mais nous n'apercevons encore que la portion riche du Delta. Les champs de blé ondulent à perte de vue. « Toute cette Camargue du Nord est une seconde Égypte et pourrait être nommée, avec une île célèbre de l'antiquité, la plage de Cérès ». Bien différente nous semblera la région qui avoisine les Saintes-Maries: on n'y voit que lagunes, marais et steppes. Ça et là des chevaux sauvages et des taureaux qui paissent en troupe: c'est le pays des « ferrades » et des gardians ».

... Quittons à regret la patrie de Mireille pour le pays de Brizeux, la lumineuse Provence pour la grise et humide Bretagne: l'abbé Alexandre l'explora aussi... Il nous entretiendra des traditions et des coutumes du pays d'Annor, en homme qui a vu et qui sait. Il nous parlera des pardons de Coat-Ry, et des luttes de Scaer, et de la source de Sainte Candide, dans laquelle on baigne les enfants malades, et des enterrements bretons, et des mariages, et même des ajustements de femmes, des coiffes blanches qu'on voit porter aux paysannes les jours de fête.

« Voici, nous dira-t-il, les femmes de Plouaré, coiffées d'une mitre persane, avec une étroite collerette plate tombant entre les épaules; celle de Bannalec, à la coiffe droite et carrée comme le bonnet des prêtres cophtes, à la vaste guimpe arrondie sur la poitrine; celles du Faou, portant bonnet à ailes rattachées sur la tête, et grand col au bord relevé en gouttière, le visage semblant émerger d'une vasque de batiste. Voici Lanvéguen: coiffe droite et descendant jusqu'au milieu du dos, en pointe de fichu; Quimperlé: mousseline transparente sur une calotte de soie rose; Kerentrech: larges bandes de tulle se détachant à la hauteur des oreilles pour recouvrir les épaules et la première moitié du

bras ; Concarneau : fraise à la pierrot, volumineuse et tuyautée ; Vontaven : coiffe aux ailes flottantes, élégante bavette formée de deux battants de toile fine, qui s'ouvrent et se ferment à chaque instant, au gré du vent, en laissant entrevoir une neige rosée...

Ainsi s'exprimera l'abbé Alexandre. Et cela est charmant. Et, pour un peu, nous nous attarderions avec lui dans la lande parfumée, à écouter le vrombissement doux des abeilles, à errer le long des terres de blé noir et des champs de bruyère rose, à nous égarer parmi les genêts en fleurs...

L'abbé Alexandre fut un grand voyageur devant l'Eternel...

... Eh non ! ce ne fut pas un grand voyageur. Comment aurait-il pu en être un ? Il se serrait contre sa patrie avec une tendresse jalouse. Il n'avait rien du touriste économe et pressé, qu'une agence complaisante pilote à travers le monde. Il se moquait de l'excursionnisme à la mode. Il n'imita jamais les Anglais qui, en quelques mois, parcourent l'Europe, une partie de l'Afrique et la moitié de l'Asie. Jamais l'idée ne lui vint de visiter seulement les glaciers de la Suisse. Il n'alla ni à Jérusalem, ni à Constantinople, ni au Caire, ni à Damas, ni à Vienne, ni à Munich, ni en Chine. Il préférerait les Alpilles à la Jungfrau. Il aurait fait un très mauvais missionnaire : un prêtre qui ne jouit pas d'une santé de fer et qui ne se sent pas une âme d'apôtre n'a pas en lui l'étoffe d'un missionnaire passable. Sans compter que pour aller évangéliser les sauvages il ne faut pas avoir l'âme trop évangélique. Alexandre Tisseur l'avait ; il était plein de condescendance pour les opinions d'autrui ; et il était doux et humble de cœur ; et c'était un contemplatif, un rêveur et un poète. Et c'était un sage.

Résumer son œuvre comme je viens de faire tout à l'heure, c'est donc le trahir un peu. Ses voyages ne sont pas des voyages : ce sont des pèlerinages. Il voyage moins par goût que par une sorte de piété littéraire. Ce n'est pas la Bretagne qu'il visite : c'est le pays de Brizeux. Ce n'est pas la Provence qu'il aime : c'est la patrie de Mireille. De même pour le Languedoc, pour le Cayla, qui lui rappelle Eugénie de Guérin et son frère Maurice. Et l'abbé Alexandre est un pèlerin très épris et très consciencieux ; et sa dévotion n'a rien de banal ou d'artificiel. Quant aux enquêtes auxquelles il se livre sur la vie et sur les œuvres de ses auteurs de prédilection, elles sont bien intéressantes. N'ayant pu approcher Brizeux non plus qu'Eugénie, il interroge ceux qui les connurent, ceux qui, de près ou de loin, furent mêlés aux événements de leur existence, leurs compagnons d'enfance, leurs parents, leurs amis et leurs confidents... Puis, un beau jour, il s'en va voir Mistral dans sa terre de Maillane ; Mistral lui offre une hospitalité royale : il lui ouvre ses bras et il le laisse lire dans son âme... On cause de l'art divin, du jardin du père

Raphaël, et de la sainte fraternité des félibres ; on déguste le vin du poète Anselme Mathieu ; on chante la « cansoun du soulèu » et la ballade de Magali... Et l'abbé Alexandre est heureux, et il rêve d'un paradis tout pareil à Maillane et d'un Père éternel très décoratif qui se trouve d'avoir justement la noble taille, la belle figure et la cravate bleu foncé du poète de Mireille...

J'ai l'air de plaisanter : j'en serais bien fâché. L'abbé Alexandre a droit à l'estime des lettrés et à la considération des honnêtes gens. Personnellement, je ne veux lui mesurer ni ma sympathie, ni mon respect. Ce dut être un prêtre excellent. On devine cependant qu'il n'eut pas tous les défauts — ou toutes les qualités — du prêtre : l'orgueil sacerdotal, par exemple ; l'intolérance et l'intransigeance en matière religieuse ; l'aptitude inquisitoriale et la réserve subtile de l'ecclésiastique habile à interroger autrui et à se taire sur lui-même. Il a mis dans ses livres quelque chose au moins de sa vie intellectuelle et de sa vie sentimentale. Il y a mis sa curiosité d'artiste, ses instincts de poète ; il y a exprimé ses goûts de tolérance et son ardent désir de vérité idéale. Il a écrit quelque part : « Nous avons connu tel adolescent qui, pour un verre d'eau offert avec empressement, un jour qu'il avait dit simplement : j'ai soif, emporta son cœur bien malade. » — Voilà une confiance. Et lisez ceci : « Quel homme, parmi ceux condamnés à vieillir sans famille, même quand pour mieux servir une cause chère à sa jeunesse, il a sacrifié les joies du foyer, quel homme, si viril qu'on le suppose, ne se sent pas fléchir devant une jeune femme qui caresse un enfant ? » — Voilà un aveu.

On trouve un grand nombre de « pensées » dans les *Pèlerinages* ; l'abbé Alexandre les a épinglées comme en se jouant dans la traîne chatoyante de ses descriptions et de ses récits. Plusieurs sont ingénieuses ; quelques-unes sont profondes. Détachons-en deux d'une qualité tout à fait rare :

« Chez celles (les femmes) qui n'éprouvent pas d'instinct, cette horreur particulière de l'enlaidissement, on peut dire que l'âme féminine est mutilée dans un de ses côtés les plus séduisants. »

« Les grands poètes ne peuvent mentir. Une renommée surfaite ne l'est jamais que par un écrivain médiocre. »

On fait énormément « gémir les presses », dans le haut et dans le bas clergé, depuis quelques années... Toutes les œuvres qui voient le jour n'ont certes pas une valeur égale. En tout cas, elles sont fort variées. C'est M. l'abbé Z..., vicaire dans une paroisse importante, qui n'a pu résister à la tentation de publier en plaquette le discours prononcé par lui devant la Société académique de son département ; c'est le révérend père B..., professeur dans une de nos grandes maisons d'éducation cléricale, qui

L'ÉCLATANT

VERNIS

POUR

Chapeaux de Paille

Ce vernis couvre en une seule couche les Bois, Malles, Cornes, Cuirs, Verres, Pailles, Métaux, Osier, Parapluies, Cannes, etc.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, 12, LYON

Manufacture de Pianos

AURAND-WIRTH & C^{ie}

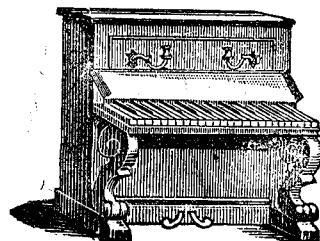
MAGASINS DE VENTE ET LOCATION (ENTRESOL)

LYON — Rue de la République, 48 — LYON

USINE A MONPLAISIR

BREVETS & MÉDAILLES D'OR, Fournisseurs du Conservatoire

VENTE
au Comptant et à Terme



LOCATIONS
à Prix divers suivant modèles

OCCASIONS GARANTIES

PLEYEL, ÉRARD, GAVEAU, etc.

HARMONIUMS

des principaux facteurs

Echanges et Accords

ATELIERS SPÉCIAUX DE RÉPARATIONS



OR-EXPRESS

Pour dorer soi-même au pinceau tous objets

Très facile à faire par tout le monde et très utile dans toutes les maisons.

LA BOTE COMPLETE : 2 FRANCS

Par correspondance, ajouter 0 fr. 20

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON



Demandez partout

LE THÉ DES MANDARINS

Qualité Supérieure

POUR ACHETER des
PRESSOIRS

FOUDRES

CUVES

En chêne de Bourgogne de 1^{er} Choix

BIEN SEC. d'une fabrication très soignée et d'un bon fonctionnement garanti. Demander tarifs et renseignements et visiter les magasins de

V. VERMOREL

CONSTRUCTEUR

A VILLEFRANCHE (Rhône)

Eviter les contrefaçons
**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable nom

Plus d'Essences! Plus de Benzines!
Plus d'Odeurs désagréables!

L'OREODOXINE est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

L'OREODOXINE est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de l'*oréodoxa*, grand et beau palmier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

L'OREODOXINE, ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de l'*oréodoxa*, est le fruit de longues recherches. Elle sera l'auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon; 1 fr. 25; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général: Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

vient de faire paraître une tragédie en cinq actes, dont l'*Univers* a vanté la sobriété, l'action « empoignante » et les qualités scéniques. Tel vieux curé de campagne dédie une élegie « à la mémoire d'une nièce bien-aimée »; tel autre collectionne de gentils Noël's pour l'édification de ses ouailles... Quant aux auteurs de poèmes religieux, de légendes édifiantes et de cantiques, ils sont légion!... Je n'ai point à donner mon sentiment sur le mérite respectif de tant d'œuvres diverses; ce sera pourtant rendre justice aux ouvrages de l'abbé Alexandre que de les placer au tout premier rang. Ils le méritent; on s'en apercevra quand ils seront plus connus. Ils feront la joie des délicats...

Jules TROCCON.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres d'Alexandre Tisseur

Le pèlerinage de Mireille (Michel Lévy, éditeur, 1864);

Un pèlerinage au Cayla (Imprimerie Pitrat aîné, à Lyon, 1874);

Un pèlerinage au pays de Brizeux (Dentu, éditeur, 1879);

Avant-propos de poésies de Barthélemy Tisseur (Imp. Pitrat aîné, 1885).

J. T.

N. B. — Toutes les études composant le *Lyonnais Littéraire* se trouveront réunies en un beau volume publié par souscription, qui paraîtra fin novembre prochain. Toutefois, les personnes désireuses de retenir des exemplaires sont priées de s'y prendre immédiatement, car, après le 31 octobre, la souscription sera irrévocablement close.

Le prix de l'exemplaire est fixé à 4 francs. S'adresser à M. Jules Troccon, à St-Romain-en-Jarez (Loire).

LIBRE CHRONIQUE

POTINS ET CANCANS

Un cercle de femmes vient de se fonder à Paris sous le double titre « Association féminine » et « Ladies Club ».

Le premier de ces titre suffisait; car les nouvelles cercleuses ont tout à perdre à se trouver en *ladies* (prononcez, à l'anglaise, *enlaidies*).

Il est installé, 14, rue Duperré, dans un joli hôtel. Il renferme des salles de conversation, de lecture, de travail, de correspondance, etc., etc. On y déjeune, on y dîne, on y écoute des concerts, on y organise des expositions et des représentations théâtrales, dont les rôles d'hommes fournissent à un assortiment complet de Déjazets et de Galli, mariées ou non, l'occasion souhaitée de porter la culotte, sans l'accessoire obligé de la bicyclette.

Les femmes seules y sont admises, mais les rédacteurs de journaux étrangers, de passage à Paris, sont admis pour une fois à visiter le « Ladies Club » qui, fondé depuis quatre mois à peine, compte déjà deux cents membres.

Aussi ai-je une envie folle, pour entrer

dans la catégorie favorisée à titre exceptionnel, de me faire naturaliser journaliste étranger, pour une fois, comme disent les statuts flamingants, sais-tu, madame?

Les discussions politiques et religieuses et les jeux d'argent ou de hasard y sont interdits.

Mais non pas, nous l'espérons bien, les jeux de l'amour et du hasard auxquels on gagne d'apprendre, mesdemoiselles, ce qu'un *mari vaut*.

Là, nous voilà vengés de l'ostracisme dont nous sommes frappés, pauvre nous!

Tous les journaux ont relaté la véridique et originale historiette du maire d'une petite commune de la Lozère qui, ne s'étant pas aperçu que le registre destiné à enregistrer les mariages était terminé, se trouva pris au dépourvu et ne put procéder à l'union de deux fiancés.

Il les a renvoyés dos à dos après leur avoir délivré ce certificat authentique:

« Le maire de la commune déclare à n'importe qui qu'il est absolument dans l'impossibilité de marier le sieur Clément-Ferdinand Memet, tailleur, avec Marie-Julie Pages, les registres de l'état-civil étant terminés. »

Un maire plus ingénieux se fût avisé qu'il avait néanmoins, en l'espèce, tout ce qu'il faut pour écrire, puisque la mariée elle-même lui offrait une *Pages* en blanc.

Une ligue nouvelle: « Alliance Nationale pour l'accroissement de la population en France » vient de se fonder.

Parmi les premiers adhérents je relève le nom de *M. Cercueil* (*sic*).

Il est bien pressé, ce monsieur; j'aurais plutôt compris qu'il s'inscrivît tout à la fin, car c'est vraiment trop montrer que cette nouvelle ligue ne travaille, en réalité, que pour lui.

Avant de quitter les bords de la Tamise, notre vieille connaissance Li-Hung-Chang a visité plusieurs steamers en construction. En examinant la vis de fermeture de la culasse d'un canon, il a déclaré à son avis que le système français était supérieur.

Ça, c'est gentil, ma vieille branche de thé, mais c'est une justice à nous rendre mutuellement que si notre *culasse* ferme bien, la *tienne* est celle qui s'ouvre le mieux.

Cette constatation nous conduit, tout naturellement, à finir par un petit air de musique: Il est de mode, aujourd'hui, parmi les jeunes filles américaines, d'apprendre à siffler, comme on apprenait naguère à chanter. Il y a quelques jours, à New-York,

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

on célébrait le mariage d'une riche héritière. Pendant le lunch qui suivit la cérémonie à l'église, on vit soudain douze demoiselles d'honneur se lever, puis se mettre à siffler avec un ensemble parfait et, paraît-il, avec un véritable sentiment des nuances. la *Marche nuptiale* de Mendelssohn : la mariée a paru vivement touchée par cette délicate attention.

Faisons des vœux pour que cette innovation s'implante, chez nous, dans tous les théâtres et concerts voués à la musique de Wagner où le public pourrait ainsi se charger de l'accompagnement.

FRANC-SILLON.

PATTES D'ACIER

La nuit tombait...

Ainsi que des voiles épanous par des mains invisibles, de grandes ombres mélancoliques enveloppaient les fermes, les taillis et les arbres dispersés comme des sentinelles, à travers la plaine. Au loin, la colline qui, tout à l'heure encore, dessinait ses arêtes, se fonda en une teinte bleuâtre et disparut enfin sous l'envahissement des ténèbres. Et, l'un après l'autre, tous les détails des choses se noyèrent dans l'opacité de ce soir d'octobre. Pas une étoile ne s'alluma au ciel cuirassé de nuages.

Pourtant, sur la route dont il apercevait à peine à deux pas devant lui la vague blancheur, l'homme avançait toujours, mais lentement, avec des geignements douloureux, arrachés par la fatigue et la fièvre qui le torturait.

A n'en point douter, c'était un vagabond, un chemineau, un de ces trimardeurs, comme ils se nomment eux-mêmes, que l'on rencontre, par les clairs matins de printemps, leurs hanches de recharge sur le dos, un bâton blanc à la main, et qui chantent ou sifflent, insouciant, tout le long de la route.

Ne pensant jamais au lendemain, oublieux de la veille qui souvent leur fut inclemente, ils ne s'occupent, dans leur sagesse de nomades irréductibles, que de l'heure présente et de l'assouvissement de leurs appétits les plus immédiats. Ils vivent en dehors des lois dont ils n'ont cure, ne redoutant que le chapeau dugendarme dont la silhouette équestre, au bout de l'horizon, leur est familière et dont, prudemment, ils se gardent bien vite derrière un arbre ou derrière une haie. Ils volent, ils pillent, ils mendient. On les redoute fort dans les campagnes où parfois on les traque. Les chiens eux-mêmes, annonçant leur passage par d'interminables aboiements, font la chasse à ces va-nu-pieds qui n'ont ni chenil, ni collier de servitude. Certes, la vie leur serait trop dure, trop impitoyable, malgré les séduisantes douceurs de l'indépendance, si une admirable solidarité n'unissait pas étroitement tous les membres de cette grande franc-maçonnerie des sans-travail volontaires; si ce n'était pas, parmi eux, le premier et le plus sacré des devoirs que celui de s'entraider, à chaque rencontre, ainsi que les compagnons des antiques corporations. Aussi s'indiquent-ils mutuellement les âmes généreuses et les portes hospitalières. — Ici, camarade, tu auras la soupe; là, deux « ronds » assurés ette coucher. — Ce couvent de nonnes garnira ta besace d'un gros morceau de pain bis, et cette ferme, sur ton chemin, si la

gente fille n'est pas aux champs avec ses brebis, ajoutera le fromage blanc et le verre de vin qui réjouit le cœur et refait le jarret. — Sais-tu jusqu'est la « piole » là-bas ? — As-tu du tabac ? — Tiens, mon vieux, à ton service et à la « revoyance ».

C'est ainsi qu'ils agissent entre eux, ces vagabonds que nous suivons toujours, non sans raison, d'un regard de méfiance.

Déshabitués des besognes suivies, ennemis des longs repos, incapables de s'arrêter une fois pour toutes, de se créer un foyer comme les autres hommes, ils vont, juifs errants infatigables, du nord au midi, de l'orient au couchant, jusqu'à ce que la mort les condamne à l'éternelle immobilité.

L'homme qui geignait sur la route, et dont on n'aurait pu distinguer les traits, était bien un de ceux-là, un de ces bohèmes du macadam.

Il réalisait en tous points le type curieux de l'espèce.

Né aux champs, au village où, justement, tendaient, ce soir-là, ses efforts désespérés, il avait appris jadis, par amour des chevaux, le métier de maréchal-ferrant. Jusqu'à son départ pour le régiment, il avait travaillé avec ardeur. Robuste, les reins solides, les bras nus jusqu'aux épaules, c'était plaisir que de le voir, ce garçon aux cheveux blonds, à l'œil bleu, beau de force et de santé, maintenant en ses larges mains comme dans un étai, sur son tablier de cuir, le sabot rétif qui empuantissait l'air d'une odeur de corne brûlée. Mais à sa libération, après sept ans accomplis, ayant perdu l'habitude du travail dans l'inactivité des casernes, il était parti sur la grande route avec un camarade de chambrée. Plus de dix ans ils avaient marché côte à côte, se disputant souvent, se battant parfois, en fin de comptes bons amis. L'association s'était brusquement trouvée rompue du fait de son compagnon qui, un beau jour, s'était fait pincer pour vol. Claude Lapallu, dit Pattes d'Acier, notre homme, avait eu lui-même assez de peine à se tirer d'affaire, les juges s'obstinant à l'accuser de complicité. « Feignant, tant que vous voudrez, leur avait-il répondu, mendigot, si ça vous plaît, mais voleur, pas de ça Lisette !... » Bref, tandis que l'autre « écopait » de deux ans de centrale; lui, plus heureux, se voyait frapper seulement d'un mois de prison pour vagabondage. Pattes d'Acier ne revit jamais son ancien camarade de voyage. Longtemps, dans les asiles de nuit où l'on se conte, après l'extinction des feux, les histoires des uns et des autres, il interrogea à son sujet; personne ne put lui donner de ses nouvelles, et il finit par ne plus songer à lui.

Depuis cette époque, son dossier s'était enrichi de quelques autres condamnations, toujours pour vagabondage. C'était d'ordinaire à l'entrée de l'hiver, quand la saison s'annonçait mauvaise, que Pattes d'Acier, grelottant sous ses minces vêtements, en quête d'un gîte, se faisait coffrer comme par mégarde. Aux premiers bourgeois, on ne manquait jamais de lui ouvrir les portes. Ses sensations étaient alors délicieuses. Pendant quelques jours une véritable grisurie envahissait son cerveau. Il humait à pleins poumons l'air encore vif du printemps, les effluves de la terre en travail, et, l'âme plus joyeuse, comme ragaillardie, il s'en allait d'un pas allègre, son sac léger aux épaules, au hasard de la première route.

Il avait pourtant vieilli. Sans qu'il y prît garde, les privations avaient peu à peu épuisé sa santé, car il avait connu, lui aussi, la détresse lamentable des jours où, le ventre vide, la tête bourdonnante, il n'avait pu trouver sa pâture, avant de s'étendre, le soir, sous les branches d'un

NEURALGIES NEVROSES

MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de *migraines*, *névralgies*, *maux de tête*, prenez des « **Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontés** », vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacien BERTRAND Aimé, Françon, Successeur
21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat
Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

7^e ANNEE

LA REVUE DU FOYER

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ARTS - SCIENCES - LITTÉRATURE
12 Pages de Texte

Contenant des articles d'Actualité, de Littérature, d'Arts, de Théâtres, etc. Ce Journal, pouvant être lu dans toutes les familles, organise chaque semaine des concours où les vainqueurs obtiennent de primes intéressantes et variées.

Prix du Numéro : 10 Centimes

ABONNEMENTS

LYON et départements limitrophes 6 fr.
Départements non limitrophes 7 fr.
Etranger 8 fr.

ADMINISTRATION : Lyon, 14, rue Confort

RÉDACTION : Lyon, 19, quai Tilsitt

PARIS : rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

CADEAU A NOS LECTEURS

Tout lecteur de notre journal qui enverra son adresse à M. RENÉ GODFROY, éditeur, 3, rue de Provence, à Paris, recevra par retour du courrier, *gratuit et franco*, le superbe **Album des Vieilles Chansons françaises**, recueillies, transcrites pour piano et harmonisées par M. HENRY EYMIEU, officier d'Académie, rédacteur au **Paris-Piano**, à la **Quinzaine**, au **Monde Musical** à la **Libre Critique**.

Cet album est vendu partout 3 francs net.

Pour tous frais de port, d'emballage et d'envoi, joindre à la lettre de demande 6 timbres-poste de 15 centimes.

Tous les pianistes, tous les chanteurs, tous les artistes, tous les collectionneurs, voudront recevoir l'**Album des Vieilles Chansons françaises**.

LE LIVRE D'OR

de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les **CIGARETTES ESPIC**
ou la Poudre

OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NEURALGIES
TOUTES PHARMACIES. 2 fr. la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.



LA KAOLINE

COULEUR A LA COLLE

Peinture chimique, sèche, hydraulique

La Kaoline est la seule peinture pour murs, papiers, bois, vieux murs peints, etc., qui puisse remplacer supérieurement la chaux et la peinture à la colle ordinaire, dont l'emploi offre généralement tant de défauts dans l'exercice des badigeonnages.

La Kaoline est de treize couleurs différentes ; son emploi est facile, elle ne s'écaille pas et ne déteint jamais. Les nuances les plus pures, les plus douces, sont obtenues sans ondée et l'on peut faire sur le fond : filets, champs étrusques, bordures, ornements, en un mot obtenir une décoration.

Le paquet de Kaoline de 2 k. 500 est suffisant pour peindre en deux couches 50 mètres carrés des matériaux indiqués plus haut. Prix du paquet : 2 fr. 25. Par correspondance ajouter 0,60 cent. par paquet.

Envoi franco de la carte des diverses teintes: **Aux Petits Docks du Commerce, 12, Rue Confort, LYON**

TRAITEMENT & GUÉRISON
DU DIABÈTE
et des **DYSPEPSIES**
Par le **Docteur LAVOCAT**
83, rue Thomassin, Lyon
et dans toutes les Pharmacies
Prix : 5 francs

LE VÉLO-ÉMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine ; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le *Vélo-Email* est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON.

GUIDE du Contribuable à l'Enregistrement :

Successions, Baux, Locations, Fonds de Commerce, Vente d'Immeubles, Echange, Timbre des Effets de Commerce, Timbre des Quittances, Modèles de Pétitions, par Louis PEYROCHE, licencié en droit, employé supérieur de l'Enregistrement. — Nouvelle édition.

Prix : 1 franc (franco) en timbres-poste

Chez **M. A. DENIS**, 39 bis, rue des Champs, à Rouen

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

arbre ou dans quelque grenier à foin furtivement occupé. Lorsque l'étape était longue, il traînait à présent la jambe. Ce n'était plus le fier compagnon d'autrefois, dont le sobriquet expressif disait l'endurance du jarret. A quarante-sept ans, si hâve et si minable, avec son dos courbé et sa barbe grisonnante, on lui en eût donné au moins soixante.

Malgré sa misère, il sentait approcher sa fin avec une insurmontable tristesse. « Encore un voyage, se dit-il un matin, un grand voyage, le dernier, de Paris à Marseille, et puis, adieu la route blanche, en marche pour l'asile départemental où, tranquillement, entre les murs barrant les vastes horizons, nous attendrons la camarade. Pourvu qu'elle ne me fasse pas trop poser, c'est tout ce que je lui demande. »

En vingt ans, dans sa folle insouciance de vagabond, il n'avait pas jugé à propos de retourner au village natal ni de faire savoir de ses nouvelles. On le croyait mort depuis longtemps. Personne ne pensait plus à lui. Il n'avait qu'une sœur, plus jeune de quinze ans, et mariée sans doute depuis longtemps. Pattes d'Acier l'avait oubliée comme il avait oublié ses premières amours, tous les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse.

Tout à coup, au milieu de son ultime voyage, comme il arrivait à Vienne, la maladie le terrassa. Transporté à l'hôpital, il y resta plus d'un mois. Quand il en sortit, malgré l'avis du médecin, ses jambes flagelaient. Les premiers kilomètres, il oscillait comme un ivrogne. Son passage soulevait des rires. Pourtant il marchait toujours, avec une idée fixe, unique, en sa caboche qui lui semblait emplie de plomb, tant elle était lourde.

Il voulait voir une dernière fois, avant de mourir, son village perdu dans la Drôme, sa sœur qu'il avait à peine connue et pour laquelle, maintenant, il éprouvait une tendresse réelle, décuplée par son ardent désir de la serrer dans ses bras.

Comme la bête traquée, agonisante, qui regagne son gîte, Pattes d'Acier voulait s'endormir de l'éternel sommeil dans la maison qui l'avait vu naître.

C'était cette résolution qui le soutenait encore, bien que ses forces déclinaient avec une rapidité à lui faire craindre, malgré son courage, de ne pouvoir arriver jusqu'au bout.

La distance cependant n'était pas considérable, une soixantaine de kilomètres. Un an auparavant, il les eût parcourus d'une seule traite, de l'aube au couchant ; mais, aujourd'hui, ce n'était plus ça, et, depuis trois jours qu'il avait quitté l'hôpital, il n'avait fait qu'une douzaine de lieues.

Enfin, ce soir-là, il approchait et, en dépit de la bise qui lui coupait le visage, du feu qui lui brûlait la poitrine, qui le faisait si douloureusement haleter, de la fièvre qui secouait tout son corps et plaquait à ses reins, sous ses guenilles, une sueur glacée, il était sûr d'arriver là-bas. Bon Dieu de bon Dieu ! il ne claquerait pas avant d'avoir embrassé sa sœur qu'il revoyait, dans l'hallucination de ses souvenirs, toute petiotte, pas plus haute que ça.

Et il allait, courbé en deux, s'arrêtant tous les dix pas pour aspirer une gorgée d'air froid et essuyer, du revers de sa main, son front ruisselant comme en plein juillet quand dardent les rayons. Devant lui, dans l'ombre, les arbres tournoyaient en ronde fantastique. Il s'imaginait qu'il marchait depuis des siècles, que jamais il n'arriverait, que c'était folie pure que de s'acharner ainsi à poursuivre sa route quand il serait si bien étendu dans le fossé.

Une rage le prenait de sa faiblesse et, pendant quelques minutes, il marchait avec plus d'entrain, mais cet effort l'épuisait vite, et il s'arrêtait de nouveau. Un coup, il

resta plus d'un quart d'heure assis sur la même pierre, ne trouvant plus la force de se lever. Une lumière qu'il aperçut, étoilant la nuit, le fit se redresser, et, rompu, brisé, à bout de souffle, il atteignit cahin-caha le village.

(A suivre)

Eugène DREVETON.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du n° 2059, du 12 septembre 1896
Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — Variété : *Des bêtes*, par G. Lenôtre. — *Pierre-le-Grand à Paris*, par N. T. — *Rambouillet*, par Noël Nozeroy. — *La trouvaille archéologique du Mont-de-Piété*, par C. Audignier. — *La mode dans le monde*, par Ludka. — *Souvenirs de la villa Médicis*, par Henri Maréchal.

Explication des Gravures, Revue Comique, Échecs, Rébus, Récréations, Bibliographie, etc., etc.

En supplément : *L'ainé*, nouvelle par Georges de Lys. — Illustrations de M. Slom.

CASINO DES ARTS

Tous les soirs, concert à 8 heures.
Dimanches et fêtes, matinées à prix réduit.
Nombreuses attractions : le Trio Natta, Carlotta d'Aix, etc.

SCALA-BOUFFES

Samedi 12 septembre, réouverture de la Scala avec une troupe entièrement nouvelle : Mlle Miette, étoile parisienne, les célèbres Taylor, etc.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIÈRE"

4, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)

Voici la liste des nouvelles vues projetées :

Trouville : Enfants et Barque.

Londres : Marl Arch.

Les Premiers Pas de Bébé.

Pas de deux.

Hambourg : Pont sur l'Alster.

Géant et Nain.

Prix d'entrée : 0,50 centimes

Revue Financière Hebdomadaire

Le calme plat, que nous constatons hier, préside à l'ouverture de la séance d'aujourd'hui. Le marché est absolument sans affaires et les cours se retrouvent à peu près à leur niveau d'hier.

Le 3 0/0 se traite à 103,17, l'amortissable à 101,50, le 3 1/2 à 105,75.

Peu de changement sur nos établissements de crédit. Le Foncier vaut 642, le Crédit Lyonnais 796, la Société générale, 515,50, le Comptoir d'Escompte 574. Le Suez cote 3392.

Moins de fermeté sur les fonds étrangers. L'Italien fait 89,07 1/2, l'Extérieure 64,80, le Hongrois vaut 104,42, le Portugais 27, le Turc vaut 20,27 1/2, la Banque Ottomane 543, le 3 0/0 Russe ancien est à 94,20, le 1896 à 93,15, le consolidé à 100,95.

Quelques affaires sur nos chemins de fer qui se traitent : le Lyon à 1594, l'Orléans à 1635.

Les obligations des chemins de fer économiques sont demandés à 460. L'Emprunt Serbe est toujours bien tenu à 67,45. L'emprunt Roumain est lui aussi l'objet de demandes suivies à 87,30, quant aux obligations de l'emprunt Ottoman 5 0/0 1896 nous les laissons avec un bon courant à 439,50.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.